

Des ténèbres

I.

En 2008, l'écrivain français Tony Duvert était retrouvé dans une maison – bicoque serait le terme juste – du village de Thoré-la-Rochette. En avril 2010, je publiais un récit évoquant sa vie à partir de quelques témoignages. Son frère n'avait pas souhaité s'exprimer, ni ce meilleur ami qui lui restait. Même l'homme dont m'avait parlé le maire de Thoré, qui tenait la supérette du village, et avait sans doute été, dans les dix dernières années, la personne la plus proche de l'écrivain, celle qui connaissait ses difficultés financières, ses manies de farine et de lait pour des plats qui coûtaient trois francs six sous, et de vin, de litres de vin pas cher, même cet homme avait préféré rester dans l'ombre. Ce silence, des uns et des autres, provenait d'un double malaise : celui d'un destin suffisamment désastreux pour finir en pourriture – un mois sans que personne s'aperçoive de sa disparition –, celui également d'une rumeur, la saisie de VHS pédo-pornos, ne faisant que confirmer

une vie ouvertement vouée à la défense raisonnée des amours pédophiles. Dans mon livre, le terme pédophilie n'avait pas été utilisé, sans doute souhaitais-je mettre en avant les faits sans aveugler par des mots qui sont comme un venin pour l'esprit de la plupart des contemporains.

Dans la tête de ceux qui l'ont connu, sa voix a eu le temps de s'estomper. On se souvient d'un rythme, d'une précipitation, d'un quasi-bégaïement qu'on imagine assez bien correspondre à ce regard des photos, semblable à celui très mobile des oiseaux, et donc artificiellement figé par les clichés, de façon inquiétante. Sa voix réapparaîtra peut-être au hasard des bandes retrouvées. Elle n'est audible pour l'instant que dans les archives de l'Ina par une interview faite à l'occasion de l'obtention du prix Médicis. Nous sommes le 26 novembre 1973, sur Inter actualités. Le journaliste étire un peu sa présentation et l'on comprendra finalement pourquoi. « Au Médicis, dit-il avec cette diction un peu affectée, on s'était mis très vite d'accord mais les jurés ont dû attendre longtemps leur lauréat. Tony Duvert est un peu comme l'Arlésienne de la saison littéraire, on en parle beaucoup mais on le voit très peu. Avant *Paysage de fantaisie*, qu'on pourrait décrire pudiquement comme une histoire d'amour chez des enfants, Tony Duvert a écrit quatre autres livres. Mais ce jeune homme de vingt-huit ans vit pratiquement en reclus dans une petite chambre de bonne du Quartier latin. Il répugne à sortir et à parler aussi. La première interview qu'il a accordée a été très courte. »

On entend alors, mais cela traverse comme un éclair, trop vite pour qu'on puisse vraiment en retenir la mélodie, si bien qu'il faudra se passer et se repasser l'extrait pour imaginer quelle voix pourrait donner un discours un peu plus long,

quelle voix correspondant au visage des photos, une phrase à la fois balancée au lance-pierres, bégayée et comme retenue. *J'ai trop mal aux fesses... pour... parler.* Voilà les seuls mots aujourd'hui audibles. « Vous voyez, c'était sans réplique », conclut le présentateur, et en effet il faudra s'en contenter. À distance, si l'on n'y voit pas une blague de potache, ce que c'est également, puisque Duvert adorait jouer les gosses et le faisait avec le plus grand sérieux, si l'on y perçoit autre chose qu'un doigt levé dans une espèce de refus post-dada, une séquelle de l'esprit 68, un aphorisme annonçant de façon stupéfiante les grands hérauts du punk, si l'on va au-delà de l'allusion à la sodomie qui était le fond scandaleux de ce prix, peut-être peut-on lire dans cette déclaration une impossibilité absolue, un dégoût et une douleur totale face à l'idée que quelque chose puisse être dit.

Le silence et la réclusion, présents dès l'origine, ne seraient donc pas dans ce terminus abject dont a parlé un journaliste pour qualifier la mort de l'écrivain et disqualifier l'œuvre d'un homme qui aurait été un *malaimant*. Sans doute le journaliste fait-il référence à *La Chanson du mal-aimé* de Guillaume Apollinaire, où cependant l'on peut lire : *Un voyou qui ressemblait à/Mon amour vint à ma rencontre/Et le regard qu'il me jeta/Me fit baisser les yeux de honte.* Voulant abolir tout lien possible entre ce type aux sales manies et les poètes qui font la gloire française, le journaliste transforme Duvert en cas. Il prend soin de ne pas citer les prestigieuses éditions de Minuit et change la mort de l'écrivain en fait divers. Pourtant dans *ce terminus répugnant*, d'autres pourraient se reconnaître. Rimbaud et sa jambe coupée dans un hôpital de Marseille, après la vie qu'on sait, ce n'est pas mal non plus.

Le silence de Duvert ne serait donc pas l'effet d'amours coupables – on se rappellera qu'il a fondé toute son œuvre sur la mise en lumière intellectuelle des goûts qu'il s'était découverts – mais apparaîtrait constitutif de sa personne, et au-delà, d'une famille entière. Sa réclusion était une fable ancienne. Quant à sa capacité d'amour, elle était en effet douloureuse. Mais aussi dangereuse. Elle expliquait que les proches soient souvent restés silencieux et que les documents ne m'aient été révélés qu'au compte-gouttes. J'ai moi-même beaucoup pratiqué la censure dans ma première évocation. Ce *Retour* est aussi une manière de rompre le silence que je m'étais imposé au cœur même de l'écriture.

Après la sortie de mon livre, beaucoup de gens ont commencé à se manifester, en premier lieu ceux qui m'avaient opposé un certain silence. Provisoirement rassurés par l'accueil de l'ouvrage, le seul frère qui restait à Tony m'a recontacté, ainsi que son meilleur ami qui à présent m'annonçait quatre cents lettres couvrant toute la période de leur amitié, depuis l'orée des années 70 jusqu'à cette dernière lettre de février 2008, quelques mois avant la mort de l'écrivain, ultime témoignage d'une conscience dont je me posais encore la question de sa défaillance. Y avait-il plus que la douleur dans le parcours de Duvert et pouvait-on parler de folie. D'autres lettres me sont parvenues, de gens dont je n'avais jamais connu l'existence et qui avaient partagé un moment de la vie de l'écrivain. C'est ainsi qu'une femme m'a envoyé une série de clichés de lui vers dix-neuf ans.

« Monsieur, m'écrivait-elle, j'ai été émue d'apprendre la mort de Tony Duvert, si fidèle à sa vie – comme vous le signalez, pas même une tombe pour s'y recueillir et le saluer. Il fait partie des quelques êtres humains que j'ai rencontrés que l'on n'oublie pas. À une époque où j'ignorais tout de ses pratiques, j'ai dû faire partie, au lycée Corot de Savigny-sur-Orge, de cette *cour de jeunes filles en admiration devant la portée de ses discours*. Mais parlait-il beaucoup. Deux ou trois phrases et sourires ironiques sont restés en ma mémoire, qui étaient comme des jugements implicites me renvoyant à un inaccomplissement intellectuel et vital. Nous étions dans la même classe en première A, avec Mme Rochon, professeur de français et latin. En philosophie, j'ai eu Victor Fleuret, et lui Daveau, et je ne rencontrais Tony qu'à la récréation. C'est l'année suivante, en 1964, alors que je souffrais au foyer des lycéennes de la rue du Docteur-Blanche, que j'ai dû le rencontrer quelquefois – les dernières fois, dont cette escapade d'un dimanche à la forêt de Fontainebleau, où il m'a fait participer à une séance d'escalade avec ce camarade Guérin. C'est donc l'objet de mon courrier, de vous faire parvenir quelques photos de cette journée que vous puissiez joindre à votre dossier, et par là porter témoignage de mon souvenir, et apporter moi aussi ma contribution, aussi petite soit-elle. »

Il s'agissait d'une série de six photos noir et blanc en format carré, prises avec un modeste appareil et assez floues, il faut l'avouer, mais tout de même touchantes dans leur banalité et précieuses. Dans la mesure où jusqu'à présent aucun cliché de cette époque n'était connu, il s'agissait donc du seul témoignage de la physionomie de Duvert à cet âge, au moment même où il était sur le point d'écrire son premier

livre, *Récidive*, qui précisément se déroule pour une part dans la forêt de Fontainebleau, où un garçon fugue, se perd, se fait violer dans une cabane par un garde forestier. Le récit alterne les points de vue et les personnes, comme si les rôles étaient interchangeables, comme s'il n'y avait dans cette histoire qu'une seule et sinistre solitude. *Il allait à pied. Il avait quinze ans. Il suivait la route nationale qui traverse la forêt de Fontainebleau, ou un chemin vicinal qui le menait vers un bosquet planté dans la campagne. Mais il y avait certainement une route, le temps froid et franc d'octobre, des voitures qui passaient et des arbres en vue, plutôt nombreux. Il avait faim : mais cette faim lui donnait mal au cœur, et lui ôtait toute envie de manger. Au contraire, sa soif était croissante et réclamait qu'on la soulage à brève échéance. Je me contenterai de n'importe quoi, n'importe qui, n'importe comment. J'accepte la route déserte et, hors de soif, la pisse qu'on y boit. J'accepte les voitures vides qui vont trop vite et les soleils qui se couchent. Parce que ça m'est égal. Quelques moments plus tôt, j'étais dans le train. Un train de banlieue, qui m'avait conduit à son terminus campagnard. C'était une heure de pointe. Je suis descendu tout au bout, et la nuit va tomber bientôt. Soit et tout ce qu'on possède, on rentre, on s'enferme, on s'engourdit pour douze heures. Mais je suis aujourd'hui au nombre de ceux qui, dehors, ces nuits-là, sont chez eux.*

Et plus loin, le récit du viol : *Il a dû marcher longtemps sous la pluie. Je le serre contre moi, j'ai déboutonné ma canadienne pour qu'il se réchauffe. Il baisse la tête. Il n'a pas de ceinture. Je n'ai qu'à faire sauter les boutons, et son froc lui tombe sur les pieds. Je tire son slip. C'est tout blanc, son ventre, sa bite. Je m'assois, je couche le même à plat ventre sur mes cuisses, comme si j'allais lui flanquer une fessée. Lui il se laisse pendre, une vraie chiffe. J'écarte sa chemise, je me mets à lui peloter les fesses, tout doucement. Il ne serre pas le trou. J'ai un*

de mes genoux qui lui écrabouille la queue. Elle est molle. Est-ce qu'on allait le faire debout, ou dans la jeep, ou couchés sur le banc ? Il vaudrait mieux debout, le banc mes os taperaient contre la planche, le type m'écraserait. Et pas question de le suivre dans sa jeep. Ce fut le banc. Le forestier s'est écarté, la queue encore raide. En bas de moi, des chairs en marmelade, l'étal de boucher où il avait joui. Sa façon de placer le menton contre ma nuque et de le taper comme un maillet, c'est dur un menton. J'étais coupé en deux à partir de la taille, la moitié inférieure se débattait, harponnée. Il fouillait obstinément, écartait les muscles et plaçait ses clous un à un. Un gosse, il faudrait quelques précautions, la douceur d'un lit au moins. Mais, puisqu'on s'attache à ce qu'on a connu de plus fort, je veux que l'amour ait pris pour moi la frénésie d'un viol.

Sur les photos, Tony porte une chemise à carreaux, des pantalons courts, des chaussures à gros lacets et des lunettes. Il a l'air plus vieux que son âge, et fait un peu penser, avec sa coupe de cheveux, à un curé de campagne posant devant sa 2 CV. On le voit également au haut d'un rocher ou en contre-plongée sur fond de ciel. *L'escalade était verticale, mais facile. La sueur qui inondait mes membres m'ouvrait à la tiédeur de la nuit, que j'éprouvais comme une fraîcheur. À mi-hauteur de la falaise, je m'arrêtai sur une vire : c'était comme l'épaisse lèvre inférieure d'une bouche où je pénétrai en m'accroupissant.* « PS, écrit l'ancienne jeune fille nommée Claude Navarro, je suis contente des deux photos dans les nuages. » Et il y a en effet quelque chose de poétique dans ces images et d'un peu douloureux, comme l'est toujours la trace de l'innocence disparue.

Un livre n'est pas à tout coup le terme final, une conclusion *ad vitam æternam*, aussi tranchante qu'une sentence. C'est parfois un fragment, une proposition, un faire-part. Je n'avais pas conçu mon livre autrement que comme une ouverture. Je pensais que s'y engouffreraient les bonnes volontés. Qu'un hommage serait enfin organisé. Au lieu de quoi, je recevais non seulement des lettres de témoins, mais aussi des missives de solitaires qui peuplaient la campagne française et qui me prenaient tout à coup pour confesseur ou pour confident, parce qu'il leur semblait avoir une vie semblable à celle de Duvert – une vie de parias. Des lettres parfois longues d'une dizaine de pages où ils tentaient d'écrire leur biographie. J'y discernais toujours les mêmes étapes : d'abord l'éden des sens, puis le point critique des ennuis avec la justice ou de la déception sentimentale, enfin la bascule de l'autre côté de l'illusion, dans la peur, le renoncement, la pauvreté et la réclusion provinciale – d'où ils m'écrivaient, comme si je pouvais leur rendre justice et peut-être les sauver.

Je ne suis pas un policier, pas plus qu'un prêtre. Et rien ne m'a été confié qui soit délictueux. C'était à moi de lire, entre les lignes, des goûts, des espoirs déçus, des bassesses parfois. Et surtout beaucoup d'idéalisme un peu mièvre qui aurait sans doute énervé Duvert lui-même. Il faut que je m'habitue à l'idée qu'un livre tombe entre toutes les mains et provoque des espoirs comme des inimitiés. Je laisse cependant les dénonciations aux voisins jaloux et aux nostalgiques de l'ordre moral. Ces lettres auxquelles je ne répondais pas

encombraient surtout ma conscience, parce que je ne pouvais rien pour ces solitudes sans œuvre qui ne me regardaient pas.

Un ami à qui j'en parlais m'avait dit « c'est dommage de passer cette correspondance sous silence et d'ajouter une censure supplémentaire à toutes celles que comporte cette histoire. Dans ces lettres pathétiques, il y a aussi un témoignage intéressant à plus d'un titre, humainement, sociologiquement. Tous ces hommes reclus dans la campagne française, c'est encore Tony dans la maison, c'est comme s'il te donnait de ses nouvelles à travers eux. Tu as peut-être l'impression d'ouvrir la boîte de Pandore comme tu dis, mais si tu ne le fais pas, tu enterres une seconde fois la voix qui s'est autorisée à prendre la parole et qui l'a fait parce que ton travail sur Tony lui donnait la permission de vivre. »

4.

J'ai donc ouvert de nouveau ce dossier, où s'étaient accumulées photos, correspondances, interviews, en me disant que je ne pouvais pas laisser tout cela dormir dans le secret et l'odeur du vieux papier. *De la nuit totale au brouillard épais*, avait écrit un lecteur frustré sur un site de vente en ligne. Il regrettait de ne pas en apprendre plus sur les goûts et la vie de cet écrivain qu'il admirait tant. Il concédait un début d'éclairage mais ajoutait : « Pour autant, l'essentiel se dérobe. Des renseignements ne font pas une clef. Rien sur ses goûts ou son emploi du temps. Et le plus grave à mes yeux, c'est que la figure de Tony, telle qu'elle émerge de ce livre, est vraiment

peu flatteuse : un gros benêt immature et ronchon, désarmé devant la vraie vie, totalement asocial et dépressif, régressant au final vers cette sujétion à la mère qu'il avait tant raillée chez les autres. Il se peut que cela soit vrai. Mais j'attendrai un constat autrement étayé avant de conclure que Tony était un pauvre type. »

Il y avait une certaine injustice à ne pas considérer que les ténèbres faisaient partie de la vie de cet écrivain, pourtant cette expression m'avait touché. *De la nuit au brouillard épais.* Je m'imaginais promenant ma lampe torche de biographe dans les recoins les plus sales ou les plus désespérés d'une vie. Faudrait-il parler des longues heures passées sur la table de la cuisine à noter les dépenses et le poids d'un corps mal nourri qui devenait toujours plus monstrueux. Faudrait-il parler des dizaines de chats, du ressassement incessant au-dessus de la tête de la mère devenant sénile. Faudrait-il évoquer les arrêts cardiaques sans médecin. Faudrait-il parler des photos détruites et des rumeurs de viol. *De la nuit au brouillard épais.* Je me représentais la maison de Thoré au petit matin, quand Tony dormait encore, lui qui veillait toujours fort tard, avant de céder au sommeil, et je me disais qu'un peu de lumière, encore un peu de lumière, donnerait peut-être un autre paysage.